

Que fut l'école des cadres, fondée en 1940, à Uriage, par le capitaine Dunoyer de Segonzac ? Dans son livre « l'Idéologie française », Bernard-Henri Lévy se montre sévère à son égard (« le Monde » du 16 janvier). Paul-Henry Chombart de Lauwe, qui fut l'un des premiers membres de « l'équipe d'Uriage », donne ici son témoignage.

Qui se souvient encore d'Uriage, cette école de cadres passée tout entière dans la clandestinité en 1942 ? Un magazine vient de publier, du château où elle avait été installée, une photo où l'on voit devant la porte d'entrée une affiche de la milice française : il s'agit d'une photo de 1943, le château abandonné par ses premiers occupants ayant été envahi par des collaborateurs.

La vérité est qu'il y a eu trois écoles d'Uriage : la première a été fermée en 1942 par ordre des occupants et de Vichy, la deuxième, celle de la milice, n'a évidemment rien à voir avec la précédente, la troisième, créée en 1944 par d'anciens membres de la première équipe passés dans le maquis, a formé des officiers F.F.I.

Pourquoi le premier Uriage ? Comment s'est-il constitué ? Qu'en est-il résulté ? Ayant été aux origines, je voudrais apporter quelques précisions et relever certaines erreurs. Ce peut être l'occasion de distinguer, dans les actions menées sous le gouvernement de Vichy, celles qui allaient dans le sens de la collaboration et celles qui préparaient, malgré toutes les équivoques, une véritable résistance.

L'école des cadres a été créée en juillet 1940 par Pierre Dunoyer de Segonzac, officier de

cavalerie, qui a rassemblé autour de lui de jeunes militaires d'active ou de réserve écoeurés par la débâcle et des représentants de mouvements éducatifs ou de jeunesse, catholiques, protestants ou libre-penseurs (scouts, auberges de jeunesse, équipes sociales...). Tous, quelles que fussent les erreurs commises sur la personnalité de Pétain et sur la révolution nationale, étaient animés d'un esprit de revanche et pensaient, à tort ou à raison, qu'un travail éducatif était essentiel.

Dès le départ, Segonzac a été considéré avec méfiance à Vichy. Isolé dans une pièce du ministère de la jeunesse, il a monté son équipe de façon marginale et s'est installé au château de la Faulcaunière, où ont eu lieu les premières sessions de formation. Protégé par des amis bien placés au ministère de la jeunesse, il a pu agir avec une liberté relative et l'équipe n'a pas été trop gênée dans son action par quelques visites officielles et des déclarations d'intellectuels vichysois qui prétendaient l'accaparer. Dès octobre, elle a pris ses distances en s'installant à Uriage, près de Grenoble.

### Une certaine forme de résistance

Après le refus de Segonzac de se plier aux ordres du ministère de la jeunesse, l'histoire d'Uriage a été marquée par la coupure avec les Chantiers de jeunesse et avec les Compagnons de France, dont les méthodes nous paraissent trop autoritaires et les orientations trop dépendantes de Vichy ; et par l'opposition catégorique aux doctrines collaborationnistes et fascistes. Lors d'un colloque à Uriage en novembre 1940, Henri

Massis, maurassien et collaborateur, a été si violemment critiqué par plusieurs d'entre nous et par Mounier et Lacroix qu'il est parti avant la fin. Il a ensuite attaqué Segonzac dans les journaux de Vichy, mais ici encore les projections ont été efficaces et l'école n'a pas été fermée. (Il est à noter qu'Uriage n'a évidemment jamais eu de liens avec l'Action française ; j'aurais pu poursuivre en diffamation l'historien américain Paxton, qui m'a sans doute confondu avec une autre personne.)

Pendant ce temps, l'abbé de Naurois, qui avait vécu plusieurs années en Allemagne, faisait à Uriage des conférences sur le nazisme et dénonçait déjà les pogroms, les tortures, la philosophie raciste et le totalitarisme. Segonzac, qui aimait le panache, recevait les stagiaires le premier soir en leur rappelant qu'il rentrait les armes à la main à Reims, son ancienne garnison. Des stages entiers étaient consacrés aux syndicalistes. Je me souviens avoir expliqué à des stagiaires, très méfiants à l'arrivée dans une école officielle, que nous étions foncièrement contre le syndicat unique. La glace était vite rompue. Benigno Cacérés, ouvrier charpentier, était devenu permanent à l'école. Uriage recevait des éclaireurs Israélites et deux musiciens juifs ont fait partie de l'équipe pendant plusieurs mois. Par la suite, dans le maquis, de nombreux camarades juifs ont pris part aux opérations et ont rejoint la formation qui devait constituer ensuite le régiment du 12<sup>e</sup> dragon, sous le commandement de Segonzac.

Des contacts fréquents étaient établis avec la zone occupée. J'ai eu l'occasion de passer de nombreuses fois en fraude et, en 1942, de fausses cartes d'identité nous facilitaient le travail. Paul de La Taille, avec des paysans savoyards que nous connaissions, s'occupait de cacher des armes. Dès le début, plusieurs membres de l'équipe, dont Lavorel notamment, affichaient leurs préférences pour de Gaulle. Des contacts avaient été pris par ailleurs par Joffre Dumazedier, avec des éléments communistes. L'étonnant n'est pas qu'Uriage soit passé en bloc dans la résistance en fin 1942. Ce qui peut surprendre, c'est qu'il n'y soit pas passé plus tôt.

### Le passage à l'action directe

En fait, le terrain avait été préparé par étapes. L'arrivée de Beuve-Mér, en 1941 (suivi par Gilbert Gadoffe et Paul Reuter) avait contribué à une meilleure prise de conscience des déceptions nécessaires. La décision d'aller au maquis n'a pas été prise d'un seul coup, en décembre 1942. Depuis longtemps, les instructeurs avaient des sacs prêts sous leur lit, s'attendant à un coup dur. Les stagiaires étaient détournés des obligations qui leur étaient faites de partir travailler en Allemagne, et étaient engagés à rejoindre les maquis.

À l'arrivée des Américains en Afrique du Nord, j'avais proposé à Segonzac de faire une liaison

## CORRESPONDANCE

### Les fusillés de Châteaubriant

Après la publication, dans le Monde du 24 octobre, d'une correspondance de M. Robert Deloche, interné à Châteaubriant (Loire-Atlantique) du mois d'août 1941 au mois de mai 1942 et qui affirmait que plusieurs des vingt-sept personnes fusillées par les troupes allemandes n'étaient pas communistes — notamment Claude Lalet — M. André Rossel nous affirme que c'est bien « en tant que résistant communiste, en tant que membre de l'Union des étudiants et lycéens communistes de France, que Claude Lalet est tombé sous les balles nazies ».

De leur côté, M.M. Jean Maitron, Claude Pennetier, auteurs de dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français et R. Prager, signataire des notices consacrées à Marc Bourhis et Pierre Guéguin, « tiennent à apporter un démenti à certaines affirmations de M. Deloche. Ils ajoutent : « Marc Bourhis (et non Michel), après avoir milité dans une cellule communiste de Concarneau de 1930 à 1933, fut dans le Finistère l'animateur de la tendance syndicaliste révolutionnaire de l'enseignement : l'École émancipée. En relation avec les organisations trotskystes depuis 1933, il organisa et présida un meeting local du parti ouvrier internationaliste le 29 décembre 1937, puis entra avec des

militants trotskystes au parti socialiste ouvrier paysan ». Pierre Guéguin (et non Guéguen), maire communiste de Concarneau, condamné le poste germano-soviétique en août 1939 et rompit avec le parti communiste. Il déclara : « Si le parti communiste, sur l'ordre de Staline, a brusquement renié ses principes, je leur suis demeuré fidèlement attaché » (11 mars 1940) et rappela que s'il « était antistalinien, il restait communiste » (9 mai 1940).

De son côté, M. Alain Krivine nous a adressé la photocopie d'une lettre qu'il a envoyée à M. Fernand Grenier, président de l'Amicale de Châteaubriant-Voves, et dans laquelle il lui demande de reconnaître ce qui est, à savoir que, parmi les vingt-sept fusillés, se trouvaient un trotskiste, Marc Bourhis, et un opposant au stalinisme, l'ancien maire de Concarneau, Pierre Guéguin ».

Enfin, un ingénieur, M. Maurice Vieux, ancien déporté-résistant, nous indique qu'un autre « non-communiste » figurait parmi les vingt-sept fusillés de Châteaubriant. Il s'agit de Victor Revelle Celui-ci, selon M. Vieux, était « ingénieur chimiste non seulement dirigeant du syndicat C.G.T. des produits chimiques, mais également franc-maçon, puisqu'il appartenait à la loge Jean-Jaurès, n° 469 de la Grande Loge de France ».

Le Monde  
24/01/81

# Le que fut Uriage

ger. Je suis parti d'Uriage le novembre 1942. Après une pré-tion dans la clandestinité le Sud-Ouest et la traversée Espagne, je suis arrivé avec amarde, le 12 janvier 1943, reprendre du service dans ation, et j'essayais en même s de trouver un appui pour pe d'Uriage en France.

us pouvions mettre à la dis- tion de la résistance armée entaines d'anciens stagiaires lesquels nous avions établi liaisons permanentes et qui auraient suivis, et beaucoup ces stagiaires avaient des ions-clés dans le pays. Nous ions des parachutages d'ar-

Mais les autorités françai- l'Alger en étaient incapables. parachutiste qui devait être é dans la région où se trou- Segonzac s'est tué à l'entraî- ent, tandis que j'étais déjà pérations, et je n'ai même pas prévenu.

and Segonzac a fait lui- e la traversée de la Médi- née sur le sous-marin *Casa- ca*, au début de 1944, et a ré- é de nouveau des renforts, il n'en obtenu. Segonzac a néan- s constitué un maquis avec effectif correspondant à un ent, et a effectué une série- ions d'éclat dans la Monta- Noire et la région de Castres. ue je suis revenu, en août avec mon groupe de chasse, retrouvé ce régiment entière- t constitué, ce qui a beau- surpris mes camarades avia- s, qui ne croyaient pas les uis capables d'une telle orga- tion.

## Le « style » et la philosophie

Si l'action d'Uriage dans la Résistance est bien connue, si d'anciens stagiaires ont été entraînés par Uriage à jouer un rôle dans les maquis (je pense, par exemple, à l'émouvant témoi- gnage de Jean Le Veugle en Bre- tagne), si plusieurs instructeurs ont été tués, torturés, déportés, en revanche, les orientations de pensée et le « style de vie » d'Uriage ont-ils été bien compris ? Une autocritique est nécessaire à propos des équivoques de la révo- lution nationale, mais cela ne supprime pas les apports posi- tifs avant l'heure de l'équipe dans le domaine de l'éducation des adultes.

Attention au contexte ! Uriage a joué un jeu dangereux, c'est vrai. Parler de « chefs » sous l'occupation n'était sans doute pas la meilleure façon de se faire comprendre, et il y avait une bonne dose de naïveté à songer, dans ces conditions, à un « ordre ». En fait, la conception de ce fameux « chef » était exacte- ment à l'opposé de celle des nazis. Si une certaine nostalgie militaire et un souvenir des mou- vements de jeunesse poussaient les instructeurs à maintenir la cérémonie des couleurs, si deux heures par jour de travail manuel étaient exigées, si une décou- verte de la vie quotidienne des villages et des villes était pro- posée aux stagiaires, si l'entraî- nement physique était valorisé, si un équilibre entre les activités corporelles et intellectuelles était recherché, pourquoi pas ? Cela n'a rien à voir avec des tendances fascistes. Les rap- ports humains dans ce climat étaient le contraire des rapports totalitaires. N'oublions pas aussi que le but était d'entraîner des hommes à une revanche. Le patriotisme sous l'occupation n'était pas un crime.

Sur ces différents points, nous n'étions pas gênés par la « révo- lution nationale ». En revanche, l'exemple des syndicalistes, cité plus haut, l'opposition totale au nazisme et au fascisme, le refus de la collaboration nous en sépa- raient complètement.

Uriage a éliminé les tentations fascistes qui ont eu, à divers moments, tendance à contaminer l'équipe. Trois instructeurs ont été chassés pour cette raison, bien avant le passage au maquis. D'autres sont partis d'eux-mêmes. Des écrits douteux ont été vio- lemment critiqués. La dernière décanation a eu lieu lorsque l'option a été prise de rallier la résistance ouverte. Cette pro- gression, cette continuité, cette fidélité, ont marqué la cohérence d'une pensée et d'une action. C'est en effet sur les actes qu'il importe de juger les hommes dans les périodes troublées. Dans ce sens, le passage à la lutte armée était l'aboutissement logi- que de la volonté de départ. Après la guerre, il n'est pas sur- prenant d'avoir vu Beuve-Méry

(\*) Ancien instructeur à l'École d'Uriage combattant de la Résistance pilote de chasse dans les F.F.C.

créer *le Monde* ; Le Veugle lancer un centre culturel popu- laire à Annecy ; Dumazedier fonder *Peuple et Culture* ; d'au- tres militer dans des groupes progressistes ou s'attacher à des mouvements ouvriers. Une variété aussi grande de caractères et de personnalités ne pouvait pas toutefois trouver facilement un consensus, et les écrits qui ont voulu représenter l'ensemble de l'équipe n'ont pas été reconnus par tous. Cela est aussi peut-être une preuve de richesse et d'indé- pendance.

Y a-t-il eu un esprit d'Uriage ? Il y a certainement eu une manière d'être et un attachement à des valeurs qui ont conduit les plus fidèles à lutter contre toute tendance fasciste et totalitaire. Un dernier détail et non le moindre souligne cette manière d'être : l'accueil aux artistes. De tout temps, à Uriage, il y a eu des peintres comme Pasquier, des chanteurs comme Jacques Douai, des comédiens de qualité comme dans la troupe de Hussenot, ou Yves Robert à ses débuts. Or, l'une des faiblesses du fascisme est justement l'incapacité de soutenir un art libre et créateur. Les beaux-arts, sous les gouver- nements totalitaires, sont presque toujours serviles et dérisoires.

Une réflexion plus approfondie sur Uriage peut être fructueuse en replaçant l'épisode dans un contexte historique et en mettant en relief son apport indéniable dans la Résistance et dans la lutte contre le fascisme et le totalitarisme, au moins pour ceux qui ont été jusqu'au bout de leurs engagements. Aujourd'hui, cette lutte pourrait prendre une forme nouvelle. Une double menace totalitaire se précise chaque jour avec plus de force. D'une part un glissement progressif et insensibie vers un totalitarisme voilé qui ne veut pas dire son nom, d'autre part des mouvements d'extrême droite racistes, souvent ouverte- ment pro-nazis. Les intellectuels de gauche, qui devraient être les premiers à les dénoncer, passent leur temps à se battre entre eux dans des querelles de tendances. Certains banalisent le nazisme. D'autres voient le fascisme par- tout, ce qui permet aussi de ne le voir nulle part et de couper toute défense contre lui. Alors, ceux qui ont douloureusement traversé à Uriage les tempêtes et les marécages pour aboutir à une authentique résistance ont acquis une expérience qui pourrait être utile au moment où la démocra- tie véritable est une fois de plus menacée.